

# Un jour, ça n'a pas commencé

**Claude Spielman**

L'auteur réfléchit sur une des caractéristiques du travail analytique, soit l'importance de l'après coup dans la création du sens qui est donné au matériel analytique. L'après coup, temps présent qui donne sens au passé, fait du métier d'analyste une passion de l'incompréhension et renvoie à la fiction des origines tant de la psychanalyse que de l'amour de ce métier chez un individu.

**M**usique sourde, musique de gorge, au travers de la gorge, qui accompagne les cures — sentiment vague, approximatif, Stimmung : cabotage le long d'une cote chahutée par la houle, surpris parfois par un coup de vent. Blues, chant des profondeurs invisibles; chant des sirènes parfois.

Blues : expression du risque à se faire blouser (à être blouse) non par l'analysant qui fait chorus, mais par soi-même : un blues qui chanterait faux et c'est l'autre qui prendrait des bleus. Mais pour avoir le blues il faut cependant savoir chanter : savoir chanter (et non hurler avec les loups) c'est avoir ses repères et quelques certitudes, une certaine confiance payée chère. Mais pas la foi. L'Autre est barré. L'Autre est troué. L'Autre ne répond pas. C'est pour ça que l'on tente (avec?) pour un autre l'aventure de l'inconscient, de l'Unbewusst, de l'une bévue. S'étonner alors d'une Stimmung triste? d'une Stimmung de folle insatisfaction? Quand l'autre se construit sur le manque qui le projette vers un autre dont il n'entend que le chant des sirènes.

Quand il s'en va sur un « au revoir et merci » dans le meilleur des cas, il laisse l'analyste vide du vide de l'autre, en proie à son propre vide, des-empare de l'autre, le nez plongé dans les verres vides marqués seulement de quelques traces de doigts. Les verres sont vides et l'ivresse est partie. Il faut boire encore. Blues d'une fin de cure ou d'une fin de séance : ou blues qui accompagne le défilé des signifiants sur fond de division, c'est lui qui permet de continuer à écouter et à désirer.

Qui peut dire : « Ce jour-là, je suis devenu analyste »? Un jour, ça n'a pas commencé mais ça dure. Ça n'a peut-être pas commencé ce jour-là, mais il y a de l'originnaire. Sinon ce serait une fatalité — le fatum —. Non seulement ça continue mais je désire que ça continue.

Il y a des peintres du dimanche, des chanteurs amateurs, des poètes en chambre qui n'écrivent que pour eux-mêmes, des comédiens pour fêtes laïques ou kermesses paroissiales. Plus tous ceux qui disent à qui (ne) veut (plus) l'entendre : « j'aurais pu devenir peintre; ma vocation était le chant », quand ils ne sont, les malheureux, que spectateurs appliqués.

Il y a encore les psychanalystes amateurs, les psychanalystes du dimanche qui le sont précisément toute la journée, tous les sept jours de la semaine. Ainsi en

est-il du voisin quidam. En fait ceux-là comme beaucoup d'autres se disent plutôt psychologues, fins psychologues. Comme si psychologue (le nom, pas l'adjectif) était une qualité.

Et puis il y a quelques autres qui après un parcours long, une course d'obstacles (un handicap) pensent pouvoir ponctuellement être analystes pour un analysant. Qu'ils ne le soient que ponctuellement ne les empêche pas de se maintenir dans cette éventualité, dans cette virtualité, qui se double parfois d'une effectivité. Lorsqu'ils sont dans leur cabinet avec un analysant, ils seraient parfaitement fondés à se demander : « Qu'est-ce que je fais là dans ce fauteuil? »; ou bien : « Qu'est-ce que j'entends? »; ou encore plus radicalement : « Est-ce moi l'analyste de cet homme ou de cette femme? ». Mais bien entendu, ils ne se posent pas ces questions pendant les séances. Ou alors furtivement peuvent-elles traverser leur esprit. Parfois elles traversent leur corps, brutalement ou insidieusement. Vague douleur, inconfort physique ou symptôme spécifique qui se réveille et réveille « l'activité de pensée » de l'analyste. Le rappel d'une souffrance personnelle, déjà élaborée et dite résolue signifierait que le mot « fin » en analyse risque d'être connoté de l'idée de mort, alors que c'est de vie dont il s'agit en la circonstance. La vie qui vaut son prix à payer sans escompte : c'est à tenter de régler sa dette en recevant parfois ces « avertissements »<sup>1</sup> qu'un analyste pourra se dire et se soutenir comme tel. Pourra, verbe au futur, car c'est après qu'il sera fondé à le dire. Après, c'est-à-dire après coup, après avoir joué et marqué un coup; s'il n'a pas manqué son coup, il pourra dire : « là il y a eu de l'analyse et j'y étais ».

L'après coup est une idée tout de même bien dérangeante : quelque chose peut se dire dans l'après coup de son effectivité. Peut se dire donc de quelque chose qui n'est plus, si ce n'est sous forme de trace et d'écriture. Ainsi lorsqu'on peut constater l'effet ou l'effectivité d'une interprétation, c'est que l'on est déjà dans un temps second.

L'après coup — l'après coup d'une parole — renvoie pourtant à un temps antérieur où le locuteur ne savait pas ce qu'il disait, ce qui est la condition même pour qu'il y ait un après coup possible. Sans en exagérer l'importance, il n'est pas douteux que si l'analysant se trouve « modifié » par l'effet d'une interprétation, cette dernière constitue aussi une épreuve pour l'analyste dans la mesure où quelque chose d'inattendu pour lui, une parole échappée, hors signification, est venue dans l'espace de l'attendu de l'analysant et a fait découpé. Épreuve puisque sa propre parole l'aura surpris et ne sera pas sans produire (ou s'originer du réveil d') un travail personnel antérieur. Réveil la plupart du temps lointain, qui ne parvient pas même à la conscience, qui creuse un peu la trace pour la laisser ouverte, elle qui aurait tendance à se combler. C'est son ouverture qui compte et la possibilité de maintenir deux bords écartés.

Mais trace de quoi? Qu'est-ce que cette trace? Question embarrassante dans la mesure où la constitution de la trace est précédée d'un temps fécond qui doit être suivi d'un temps d'oubli. L'oubli qui n'est pas frappé d'amnésie totale ou de

forclusion fonde la trace. Pour paraphraser une définition de la culture, la trace serait ce qui reste lorsqu'on a tout oublié.

Ceci est une première approche de la trace, au demeurant peu originale et insuffisante puisque, être analyste ou se maintenir ponctuellement à cette place, relève aussi d'une singularité, d'une singularité historique.

Lorsqu'un futur analysant demande : « Qu'est-ce que ça va changer si je viens vous voir?, est-il possible de lui répondre : "Rien", en ajoutant toutefois à ce rien cette terrifiante précision : "... et tout. En partant, il ne vous restera qu'une trace, qu'une lettre". Et lui dire en plus que le désir de l'analyste est en fait une passion : la passion de la lettre.

Or cette trace ne s'instaure qu'après tout un travail d'effacement et d'élagage, lorsque les illusions du moi ne font plus illusion, lorsque l'évanouissement de leur mirage nous laisse des-emparés, lorsque le champ des significations ne répond plus. Mais ce faisant, il y a place pour le désir et la vérité du sujet. La trace alors, par le procès de l'analyste et l'opération du transfert s'inscrit, cette inscription présentant un caractère de radicalité. Cette radicalité est celle de la lettre. Voilà à quoi est invité l'analysant par l'analyste qui est passé par là. Il a échangé ses illusions plus ou moins douces contre cette utopie qu'est la psychanalyse. Il a troqué ses certitudes contre des points de repères, la démonstration contre le signifiant.

Pour revenir sur l'après coup, rappelons Lacan disant en 1967<sup>2</sup> que la psychanalyse était faite pour

« marquer en quels fondements radicaux de non-sens et en quels endroits les non-sens décisifs existent sur quoi se fonde(nt)... les faits subjectifs ». « La psychanalyse n'est nullement une technique dont l'essence soit de reprendre la compréhension, d'établir même quoi que ce soit entre l'analyse et l'analyste qui serait de cet ordre... C'est bien plus dans le repérage de la non compréhension, par le fait qu'on dissipe, qu'on efface, qu'on souffle le terrain de la fausse compréhension que quelque chose peut se produire qui soit avantageux dans l'expérience analytique ». (Lacan, 1967)

Il est intéressant de noter ce « avantageux dans l'expérience analytique » dans la mesure où d'abord il pointe parfaitement que l'expérience analytique n'est pas d'opposer une fausse à une hypothétique juste compréhension; dans la mesure encore où rien n'indique même qu'il faille parvenir à une compréhension qui s'accompagnerait d'un point final. Mais surtout, tout se passe dans cette phrase comme si Lacan plaçait la compréhension à l'écart du sujet. Il ne dit pas avantageux pour le sujet, mais dans l'expérience analytique (qui suppose un analysant et un analyste). C'est comme si toute compréhension dans ce champ ne pouvait être qu'illusion ou même obstacle à ce qu'est la psychanalyse, c'est-à-dire l'expérience de la subjectivité.

On saisit dès lors que le renoncement à la compréhension, la passion de l'incompréhension, est une « expérience » dont on peut rendre compte que dans l'après coup et qui ne peut se transmettre qu'à travers cette expérience. Il n'y a pas d'enseignement de la subjectivité. À mettre ainsi l'accent sur les « fondements » et les « endroits » des non-sens décisifs ou radicaux, l'expérience analytique porte bien son nom d'expérience, c'est-à-dire un procès où d'une part le sujet est engagé tout entier et d'autre part où manquent la conclusion et le verdict. Ce n'est pas l'expérience démonstrative une fois pour toute. À expérimenter, s'ex-périmenter<sup>3</sup> on instaure une coupure; à sexe-périmenter<sup>3</sup> on tente de s'inscrire dans la sexuaction; à sexe pere(i)menter<sup>3</sup> on écrit que le père est entre le sexe et le mensonge, on écrit donc le Phallus entre sexe et mensonge. Cette écriture-là articulée autour du phallus ouvre donc sur la question du désir et de la création. L'expérience de la psychanalyse est création et mise en jeu du désir.

Plus précisément ici encore il faut rappeler l'hétérogène des positions analyste et analysant. La création est du côté de l'analysant, c'est son affaire, une affaire où l'analyste n'est cependant pas pour rien dès lors qu'il n'est plus rien pour l'analysant, rien qu'une lettre et une adresse que le temps rendra illisible. Ainsi pourra-t-il adresser à d'autres son message, ou sa jouissance triviale.

Me suis-je éloigné du titre : un jour ça n'a pas commencé? Peut-être pas dans la mesure où, si l'expérience analytique est l'écriture d'une lettre, c'est l'expérience même qui dira quelle lettre il s'est agi de tracer au prix de quels renoncements. Elle le dira dans l'après coup; et dans l'après coup de l'après coup. L'après coup c'est le présent d'un après coup passé. C'est le présent qui donne sens au passé, nous le savons; c'est le présent qui fonde de l'originnaire. L'originnaire est indatable : ça n'a donc pas commencé. Mais que ce soit le présent qui le fonde autorise à ajouter ce « un jour » du titre. Il était une fois... N'importe quelle fois. N'importe quelle lettre s'écrira, n'importe quoi fera fonction d'origine pour peu que quelques conditions soient remplies : une rencontre, un nouage (symbolique) Quelque chose dessine l'originnaire, quelque chose fait fonction d'origine, c'est comme si il y avait une origine. Un comme si dont l'analyste n'est pas dupe (pour peu qu'une procédure ne vienne pas donner consistance à ce comme si). À n'être pas dupe, à être non dupe, il erre de cure en cure non sans désir toutefois.

À ce sujet d'ailleurs, qui peut se dire : « Ce jour-là la psychanalyse est née »? Rappelons que Freud n'a jamais revendiqué la paternité de la psychanalyse, mais qu'il reconnaissait être l'auteur, le père de son discours. La découverte freudienne, ce sont les idées de Freud telles qu'il les a énoncées. Mais ne pourrait-on pas dire aussi que Lacan aurait à son tour fondé la découverte freudienne par son fameux « retour à Freud » ou bien par exemple par la lecture de ce qu'il écrivait en 1964 lorsqu'il définissait l'École Freudienne de Paris<sup>4</sup> :

«... un organisme où doit s'accomplir un travail — qui dans un champ que Freud a ouvert restaure le soc tranchant de sa vérité,

— qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde,  
— qui par une pratique assidue y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi » (Lacan, 1964).

Ceci relancerait encore autrement la question de l'origine.

Le blues vient du ventre et se chante avec la gorge. Il est le chant de la nostalgie et rappelle un temps mythique que le présent transforme en temps béni : « Il était une fois... une fois... voyons c'était vers les années...?... ». En fait la nostalgie ne scande rien, ne fonde rien mais enferme le présent dans le passé.

Pas plus l'hymne n'est-il le chant dont l'analyste aurait à se prévaloir. Un choix est à faire entre le blues (parfois inévitable) et l'hymne, entre la nostalgie et la commémoration ou l'emblème. Au fond il suffirait d'opter pour une note : le « la » peut-être, ou le « mi » bémol.

**Claude Spielman**  
85, avenue du Maine  
75014 Paris  
France

---

## Notes

1. Comme on reçoit un avertissement lorsqu'on n'a pas payé ses impôts.
2. « Petit discours de Jacques Lacan aux psychiatres », Conférence du 10 novembre 1967.
3. Ces jeux de mots qualifiables de lacanismes ne sont pas proposés sans un peu d'humour.
4. Je dois cette idée à Marc Thiberge.